La question du fétichisme et la pensée de Michel Henry

Gérard Briche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2481>

DOI : 10.4000/cps.2481

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 161-169

ISBN : 978-2-354100-40-7

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Gérard Briche, « La question du fétichisme et la pensée de Michel Henry », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 30 | 2011, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2481> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2481>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La question du fétichisme et la pensée de Michel Henry

Gérard Briche

De nombreux commentateurs ont souligné que l'ouvrage de Michel Henry, *Marx*¹, n'est nullement une production «à part», voire contingente et essentiellement déterminée par la préparation d'un cours sur Karl Marx. C'est au contraire un ouvrage qui s'inscrit dans la continuité de l'élaboration d'une phénoménologie radicale que Michel Henry poursuit depuis *l'Essence de la manifestation*². Cette recherche, l'auteur la définit lui-même comme l'élucidation d'une question qui est la sienne, qui a été celle de Marx, mais qui est «la question à vrai dire de la philosophie elle-même : qu'est-ce que la réalité?»³. Le propos de cet essai est de mettre en évidence en quoi l'analyse de Marx du fétichisme de la marchandise trouve matière à s'enrichir dans la phénoménologie radicale de Michel Henry.

La réévaluation de l'entreprise critique de Karl Marx

On sait que l'entreprise critique de Karl Marx a eu pour objet de lever le voile des apparences qui recouvrent la réalité sociale d'un monde dédié à la production des marchandises. «J'appelle cela le fétichisme»⁴

1 Michel Henry, *Marx – une philosophie de la réalité*, *Marx – une philosophie de l'économie*, deux volumes, 1976, Paris, Gallimard ; rééd. en un volume, 2011, Gallimard/TEL.

2 Michel Henry, *L'essence de la manifestation*, 1963, Paris, PUF ; rééd. 2003.

3 Michel Henry, *Marx – une philosophie de la réalité*, 1976, Paris, Gallimard, p. 314.

4 Karl Marx, *Le Capital* [1867], tr. sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre, 1983, Messidor, Paris, PUF, p. 83. (Toutes les citations extraites

écrit-il. La critique du fétichisme, et pour être précis la critique du fétichisme de la forme marchandise, est au cœur du projet de Karl Marx. En effet la marchandise, la forme qu'elle imprime à la société, et en particulier le rôle central que joue le travail de sa production, sont la base de ce que le philosophe Alfred Sohn-Rethel nomme la «synthèse sociale»⁵. La domination de la forme marchandise a pour conséquences la domination de la séparation du travail abstrait et du travail «concret», la séparation entre les producteurs et les propriétaires des moyens de production, la séparation entre la richesse réelle que constitue l'utilité pratique des produits et la richesse abstraite que constitue leur valeur capitalisable, la contradiction enfin entre l'accumulation de la richesse capitalisable et l'exploitation des ressources humaines et naturelles, ce qui se manifeste par l'antagonisme de ces deux pôles de la production capitaliste marchande: le pôle bourgeois et le pôle prolétaire.

Cet antagonisme, le *Manifeste du parti communiste* l'identifie comme la lutte entre bourgeois et prolétaires, ce que formule en particulier la phrase célèbre: «L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes»⁶. La note ajoutée en 1890 par Friedrich Engels est ici importante. «Avec la dissolution d[es] communautés primitives commence la division de la société en classes distinctes, et finalement opposées»⁷. Cette formulation fait de la division en classes que l'on observe dans la société de production de marchandises une règle transhistorique, et suggère qu'il y a dans toute société un phénomène analogue à ce qui se passe dans la société bourgeoise. Ce que le «marxisme» a énoncé comme une loi historique, dont l'exploitation des prolétaires est la manifestation sous le capitalisme. Cette vision pose un antagonisme de classes à la base de toutes les sociétés, avec pour conséquence que la forme marchandise n'est pas identifiée comme telle dans la société bourgeoise, seule étant considérée l'exploitation du travail prolétaire. Désigner comme capitaliste cette société est à cet égard

du *Capital* seront tirées de cette traduction).

5 Alfred Sohn-Rethel, *La pensée-marchandise*, tr. Luc Mercier et alii, 2010, Paris, Le croquant, p. 124.

6 Karl Marx & Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste* [1848], tr. Laura Lafargue, 1972, Paris, Editions sociales (classiques du marxisme/ édition bilingue), p. 31.

7 *Ibidem*.

trompeur – il faudrait plutôt dire société marchande, ce qui met mieux en évidence ce qui est à son fondement.

Depuis la fin des années 80, un courant s'est constitué en Allemagne, aujourd'hui identifié comme « critique de la valeur », qui a entrepris de relire les textes de Marx. Ce n'était certes pas la première relecture de Marx, loin s'en faut. Ce n'était pas non plus le premier à poser le même jugement que Michel Henry sur le « marxisme », à savoir qu'il s'était constitué à partir de contresens fondamentaux sur Karl Marx⁸. Ce courant de la « critique de la valeur » présentait cette différence cependant avec la plupart des relectures de Marx, qu'il ne s'agissait pas de « redresser » une lecture fautive et de restaurer un « vrai Marx ». Il s'agissait de trouver ou de retrouver, sous le Marx transmis par la tradition, un autre Marx minoritaire, ésotérique pour reprendre la formule de Robert Kurz. Cette autre figure de Marx, qu'il s'agissait largement d'élaborer, permettait de faire la lumière sur la crise dans laquelle le monde semblait se plonger, et en particulier sur la crise du marxisme, de plus en évidente dans l'incapacité croissante de cette doctrine de répondre aux enjeux du siècle. La relecture de Marx entreprise par la « critique de la valeur », au demeurant contemporaine d'autres relectures fondamentales comme celle de Moishe Postone⁹, remettait en question la centralité de la notion de lutte des classes au bénéfice de celle de fétichisme de la marchandise. Avec pour conséquence la remise en question de la célèbre formule rappelée plus haut selon laquelle « l'histoire est l'histoire des luttes de classes », au bénéfice de la formule « l'histoire est l'histoire des formes de fétichisme »¹⁰. Dans cette perspective, le fétichisme de la marchandise, et la lutte de classes comme effet de sa domination dans la société bourgeoise, est la forme que prend, dans cette société spécifiquement, le fétichisme qui serait inhérent à toutes les sociétés humaines.

Ce qu'implique cette réévaluation de la notion de fétichisme, c'est une réévaluation de la notion d'émancipation humaine. En effet, dans cette perspective, le mouvement d'émancipation des travailleurs (à quoi la forme marchandise réduit les hommes) n'est plus le mouvement

8 cf. Michel Henry, *Marx, op. cit.* tome 1, p. 9.

9 Moishe Postone, *Time Labor and Social Domination* [1993], tr. Olivier Galtier & Luc Mercier: *Temps Travail et Domination sociale*, 2010, Paris, Mille-et-une Nuits.

10 Cf. Robert Kurz, *Geschichte als Aporie* [L'histoire comme aporie], 2006-2007, essai inédit en français, disponible sur le site exit-online.org, thèse 8.

d'une émancipation du fétichisme en tant que tel, mais l'émancipation de ce fétichisme spécifique que produit la forme marchandise. Les conséquences de cette réévaluation sont importantes. Elle permet d'éclairer une formule énigmatique de Theodor Adorno dans la *Théorie esthétique*. Par ailleurs, elle constitue une ouverture sur l'analyse par Michel Henry du processus de l'illusion¹¹, que l'on peut lire comme une élucidation de la notion de fétichisme.

Le fétichisme inévitable? Adorno

Theodor Adorno, l'un des auteurs de la « première génération » de ce qui sera connu comme l'Ecole de Francfort, affirme dans son ouvrage *Théorie esthétique*¹² que le fétichisme est une médiation sociale inévitable. « La teneur de vérité des œuvres d'art, écrit-il, qui est également leur vérité sociale, a pour condition leur caractère fétichiste »¹³.

On peut donner une première interprétation de cette formule en distinguant deux formes que peut prendre le fétichisme. D'une part, le fétichisme de la marchandise proprement dit, qui est la manifestation de ce « principe de l'échange »¹⁴, le principe de l'échange marchand, qui pose que tout peut circuler, être acheté et vendu, parce que tout, au revers de son absolue particularité, présente une face comparable à n'importe quoi d'autre, et que l'on décrit comme la « valeur d'échange ». Le fétichisme consiste à voir dans cette face abstraite la vraie réalité de la marchandise.

L'œuvre d'art est *a priori* le contraire de la marchandise, puisqu'elle est ce qui est absolument particulier, et donc *a priori* inéchangeable. Une « non-marchandise » en quelque sorte. Ce qui contredit le mode d'existence de l'œuvre d'art dans la société marchande, celui d'une marchandise (une œuvre d'art se vend et s'achète). Condition littéralement oxymorique de marchandises inéchangeables, et qui est la vérité des

11 Cette analyse prend appui sur une critique de la notion d'idéologie; cf. en particulier Michel Henry, *Marx, op. cit.* tome I, chapitre V, et Michel Henry, « Préalables philosophiques à une lecture de Marx » [1983], in *Phénoménologie de la vie*, tome III, 2004, Paris, PUF, pages 41 à 75.

12 Theodor Adorno, *Ästhetische Theorie* [1970], tr. Marc Jimenez: *Théorie esthétique*, 1974, Paris, Klincksieck.

13 Theodor Adorno, *op. cit.* p. 337; tr. Jimenez (modifiée) p. 314.

14 *Ibidem*

œuvres d'art: «Les œuvres représentent les objets qui cessent d'être pervers par l'échange...»¹⁵. Mais en se constituant dans la négation d'une «cohérence avec un fétichisme» (celui de la marchandise), et en se posant comme les objets d'un autre fétichisme (celui de l'art) qui les sortirait de tout échange marchand possible, les œuvres tombent dans l'aporie de l'objet sans valeur marchande. L'exemple célèbre, évoqué par Adorno, du *Paradis perdu* pour lequel Milton ne reçut que cinq livres¹⁶ le confirme: l'œuvre, parce qu'elle est sans valeur, s'expose à être sans prix – ce qui, dans le contexte d'une société où la règle est l'échange marchand, signifie aussi qu'elle peut être acquise quasiment «pour rien».

En revanche, grâce à cette «sur-fétichisation»¹⁷, le coût de l'acquisition d'une œuvre d'art peut tout autant atteindre des records. Ce qui témoigne une fois de plus que la vraie réalité de ce qui s'achète et se vend est abstraite, et qu'elle est sans commune mesure avec une quelconque utilité pratique. Et qui confirme aussi la pertinence de la notion de fétichisme, entendu cette fois dans son sens littéral: «les fétiches magiques sont l'une des racines historiques de l'art»¹⁸.

L'analyse de Theodor Adorno, qui fait ainsi intervenir deux modalités du fétichisme, permet de se demander si, dans une autre société que la société marchande, des objets peuvent faire l'objet d'un fétichisme qui ne soit pas le fétichisme de la marchandise. La réponse est positive, et l'observation des sociétés dites primitives et du culte rendu aux fétiches par exemple, l'atteste sans équivoque. De même, l'existence dans les sociétés marchandes de deux modalités du fétichisme ne fait que confirmer la domination du fétichisme de la marchandise. Et sa conséquence: la domination de l'abstraction et l'absence de conscience des processus pratiques de production. Ce que Sohn-Rethel présente comme une conséquence de la dévalorisation radicale de la production matérielle liée à la division du travail intellectuel et du travail matériel. Dans ces conditions, l'art et l'activité artistique ne seraient que «l'autre côté» de la production de marchandises, et disparaîtraient avec elle.

15 *Ibidem*.

16 Karl Marx, *Theorien über den Mehrwert* [1861-1863], tr. sous la responsabilité de Gilbert Badia: *Théories de la plus-value*, 1974, Paris, Editions sociales, tome 1, p. 469.

17 Jean Baudrillard parle d'un «renchérissement» sur la fétichisation: *Les stratégies fatales*, 1983, Paris, Grasset, p. 171.

18 Theodor Adorno, *op. cit.* p. 338; tr. Jimenez, p. 315.

La lecture du texte d'Adorno nous permet ainsi de formuler deux hypothèses. D'une part, toutes les sociétés sont marquées par un fétichisme spécifique. D'autre part, l'activité artistique n'est que l'un des effets du fétichisme spécifique de la production marchande.

Michel Henry dit autre chose. « Toute forme connue de civilisation jusqu'à présent – à l'exception peut-être de la nôtre – écrit-il, porte en elle comme l'une de ses activités principales, celle de l'art... »¹⁹ Formule qui semble prendre le contrepied, point par point, de notre lecture de l'analyse de Theodor Adorno. D'une part, l'activité artistique serait présente dans toutes les sociétés, et d'autre part, la nôtre précisément constituerait une exception à cette règle. Examinons ces deux points.

En considérant que l'art est présent dans toutes les sociétés, Michel Henry interprète comme « art » les représentations plastiques que l'on peut effectivement observer dans toutes les cultures connues. Une interprétation qu'on peut considérer comme « sollicitée », dans la mesure où rien ne permet de dire que ces représentations plastiques, vues à juste titre comme des représentations artistiques sous notre regard occidental moderne, font l'objet du même regard dans les cultures qui les ont vu naître. L'exemple du prétendu « art nègre » nous inciterait à davantage de prudence, n'étant de l'« art » que sous le regard européen blanc qui distingue la qualité esthétique des autres qualités, et considère comme objet d'art un produit dont est absente, ou soustraite, toute utilité.

Ce qui est en revanche indiscutable, c'est que dans toutes les cultures connues on trouve des formes sensibles dans lesquelles se manifeste, de manière obscure, la relation des hommes au monde. Des formes dans lesquelles les hommes objectivent et obscurcissent à la fois le monde qu'ils perçoivent et qu'ils ressentent. Plutôt que d'y reconnaître de l'art (mais peut-être est-ce aussi effectivement de l'art, au sens qui est le nôtre), il serait sans doute préférable d'y voir les manifestations d'un fétichisme, au sens général d'une objectivation de la manière de ressentir le monde, objectivation dans laquelle s'oublie l'origine de cette objectivation²⁰. Dans ces conditions, l'existence d'une activité artistique

19 Michel Henry, « Kandinsky et la signification de l'œuvre d'art » [1986] in *Phénoménologie de la vie*, tome III, 2004, Paris, PUF, p. 209.

20 Cf. Michel Henry : « La qualité sensible de la chose réelle, « objective », n'est possible que comme la pro-jection dans 'résonance', 'ton', cette subjectivité invisible de la vie où l'impression, qu'elle soit celle de la couleur ou de la forme, puise son être originel. » *op. cit.* p. 211.

dans notre société, dominée par la forme marchandise, donne une autre prise au doute. L'art et ses productions, écrit Michel Henry, « sont souvent tout ce qui nous reste de ce passé bouleversant »²¹, suggérant donc qu'à la différence de ce passé dont nous sommes réduits à admirer les productions artistiques, notre présent n'est guère bouleversant. Un présent par ailleurs dans lequel la production artistique n'est pas la production principale; ou faut-il comprendre qu'elle est pauvre?

« Nous vivons en effet à l'ère de la technique »²². Cette ère se caractérise en particulier par la domination du principe de rentabilité, de fonctionnalité, et on y reconnaît sans peine la société marchande. Dans cette société, l'art et ses productions doivent se plier à la forme marchandise, et ne sont plus qu'un mode de la production industrielle – une industrie culturelle, pour reprendre les termes de Theodor Adorno²³. Les productions de l'industrie culturelle sont de part en part homogènes à la forme marchandise, à la déshumanisation que constitue la mutilation de l'homme qui n'est plus qu'une puissance de travail – à ce qui n'est plus une vie mais une « survie », comme l'écrit Raoul Vaneigem²⁴. S'il est vrai que ce « qui est à la fois la cause et le résultat de la composition plastique, [c'est] un état de la Force et du pathos de la Vie en nous »²⁵, on conçoit que la « survie » des hommes de la société marchande ne peut se représenter dans des œuvres d'art authentiques, mais seulement dans des caricatures d'œuvres – dans les manifestations de ce que Michel Henry nomme la barbarie. Les œuvres d'art authentiques constituent au contraire une résistance à la forme marchandise, qui se manifeste par une « sur-fétichisation » qui, dans le mensonge généralisé du fétichisme, est la vérité de ce mensonge. « C'est pourquoi les œuvres d'art ayant une teneur de vérité ne s'épuisent pas dans le concept d'art »²⁶. Pour Adorno, ce qui se présente comme œuvre d'art relève en fait de deux catégories d'objets :

21 Michel Henry, *op. cit.*, p. 209.

22 *Ibidem*.

23 Theodor Adorno et Max Horkheimer, *Dialektik der Aufklärung* [1947]; tr. Eliane Kaufholz : *Dialectique de la Raison*, 1974, Paris, Gallimard.

24 Raoul Vaneigem : « La survie est la vie réduite aux impératifs économiques », *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, 1967, Paris, Gallimard, p. 161.

25 Michel Henry, *op. cit.*, p. 219.

26 Theodor Adorno, *Ästhetische Theorie*, *op. cit.*, p. 337; tr. Jimenez (modifiée), p. 314.

les produits de l'industrie culturelle et les œuvres autonomes. Les œuvres relevant de la première catégorie justifient le doute de Michel Henry quant à leur réalité d'œuvre d'art; les œuvres de la seconde catégorie en revanche sont des œuvres authentiques, résistant à la culture et à sa dégénérescence en barbarie à l'âge de la technique²⁷.

Fétichisme et conscience

La lecture du *Marx* de Michel Henry montre à quel point la réflexion qui s'y déploie est dans la continuité de son projet de phénoménologie radicale. Ce que Michel Henry lit dans le texte de Karl Marx, c'est le même projet que le sien, d'élucider ce qu'il en est de la réalité, et de la conscience de la réalité. Le fétichisme consiste en l'aveuglement sur le fait que ce que j'identifie comme extérieur à moi et sur quoi je n'ai aucune prise, n'a en réalité aucune autre puissance que celle que je lui donne. Etant entendu, d'une part – ce qui n'est pas un détail – que le « je » qui identifie et qui donne n'est pas un sujet individuel autonome mais les agents de fonction modelés par le mode de la synthèse sociale: c'est un processus social. Etant entendu d'autre part que cette puissance extérieure à moi n'est nullement illusoire et qu'il ne suffit pas d'en élucider le processus pour qu'il disparaisse. Toute l'*Idéologie allemande* de Marx prend pour cible « ces rêves innocents et puérils »²⁸ qui sont ceux de l'idéalisme allemand, ceux des héritiers de Hegel. Et Michel Henry reconnaît dans cette attaque en règle une intervention philosophique de première importance: « la conscience désigne la structure même de l'objet, la forme objective elle-même comme telle. Voilà pourquoi... la conscience des agents de la production, des capitalistes, des économistes vulgaires n'entre pas en désaccord avec les formes objectives du capital, parce qu'elle est la vue de ces formes, leur manifestation et leur effectivité »²⁹.

En contestant que la conscience soit une idéologie planant comme une brume au-dessus des réalités matérielles, Michel Henry se place du côté de Marx et contre la vision des « superstructures idéologiques » transmise par le marxisme traditionnel. Il la ramène dans la matérialité,

27 Cf. M. Henry, « La métamorphose de Daphné » [1977], *op. cit.* p. 185-202.

28 Karl Marx, *Die deutsche Ideologie* [1845-46], tr. sous la responsabilité de Gilbert Badia: *L'idéologie allemande*, 1968, Paris, Editions sociales, p. 39.

29 Michel Henry, *Marx – une philosophie de la réalité*, p. 380.

entendue comme matérialité sociale, ce qui fait du «matérialisme» marxien tout autre chose que le matérialisme philosophique dont Ludwig Feuerbach est un représentant (après les philosophes français du XVIII^e siècle, entre autres), et quelque chose en revanche de très proche de ce qu'analyse la phénoménologie. De très proche en tout cas de ce que Michel Henry entend par là et qu'on peut désigner comme une phénoménologie radicale, ou pour reprendre ses propres mots, une phénoménologie matérielle³⁰. «C'est précisément parce que la réalité est comprise par Marx non comme la matière des matérialistes mais comme la vie des individus que la production des idées à partir d'elle et par elle est autre chose qu'un non-sens»³¹.

Un fétichisme nouveau

Les hommes se font une représentation du monde à partir de leur «processus vital réel»³², la conscience est conscience de l'être et la médiation sociale de cette conscience n'est que la matérialisation de cette conscience. Le fétichisme n'est alors pas autre chose que le fait d'attribuer une autonomie à cette représentation, mais n'est pas plus évitable que cette représentation même. La volonté de s'émanciper des fétichismes ne peut se soutenir que d'un contresens. En effet, si l'on prend les œuvres de l'art, les comportements religieux, les principes éthiques, les règles de droit, etc. (tout ce que Hegel nomme la «seconde nature»), non comme une superstructure idéologique qui surplombe les hommes dans leur existence réelle, mais comme formes fétichistes et nécessairement fétichistes, la seule émancipation qui puisse s'envisager, c'est celle qui fasse succéder au fétichisme de la marchandise, qui à lui-même succédé à d'autres fétichismes, un fétichisme nouveau.

Hypothèse scandaleuse, qui pourrait se soutenir d'une analogie avec la «seconde nature» hégélienne, constitutive de ce qui fait l'humanité de l'homme. Si cette «seconde nature» est ce qui le retranche de la vie animale, on pourrait imaginer une «troisième nature» qui serait le retranchement d'une vie où les représentations sont éprouvées comme étrangères et hostiles. Ce qui serait, en quelque sorte, un fétichisme sans opacité.

30 Michel Henry, *Phénoménologie matérielle*, 1990, Paris, PUF.

31 Michel Henry, *op. cit.*, p. 408.

32 Karl Marx, *Die deutsche Ideologie*, *op. cit.*, tr. Badia p. 51.